Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers / Couverture de couleur	Coloured pages / Pages de couleur
Covers damaged / Couverture endommagée	Pages damaged / Pages endommagées
Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée	Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
Cover title missing / Le titre de couverture manque	Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
Coloured maps / Cartes géographiques en couleur	Pages detached / Pages détachées
Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)	Showthrough / Transparence Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur Bound with other material /	Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
Relié avec d'autres documents Only edition available / Seule édition disponible	Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / II se peut que
Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.	certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.
Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.	

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50 Quatre Mois, \$1.00, payable & avance Vendu dans les depóts - - 5 cents la copie 4ème ANNÉE, 70 157. — SAMEDI, 7 MAI 1887

BERTHIAME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents Insertions subsequentes - . - - 5 cents

Tarif special pour annonces à long terme



SCÈNE DE DÉMÉNAGEMENT, À MONTRÉAL, LE IER MAI

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 7 MAIL 1887

SOMMAIRE

Texte: Entre-nous par Léon Ledieu.—Les livres, par Mme Bourdon.—Ees Canadiens des Etats-Unis.—Le déménagement.—La mode pratique.—Poésie: Le réveil, par M. J. A. Poisson—Mœurs et coutumes des differents peuples.—Nouvelle-Zélande.—Choses et autres.—Les Echecs.— Récréations de la famille.

Gravures : Scène de déménagement, à Montreal, le 1er mai. --Surveillant le nid. -- Gravure du feuilleton. -- Sépul-

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-		-		-		-	\$50
2me "				-		-		25
3me "	-		-		-		-	15
4me		-		-		-		10
ōme ∵	-		-		-		-	5
6me · · ·				-		-		.4
7me ''	-				-		-	3
8me "		-		-		-		2
86 Primes,	à \$1		-		-		-	8 6
94 Primes							\$200	

Le tirage se fuit chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOTRE GALERIE

Nous continuerons la semaine prochaine la publication des portraits des membres de la législature de Québec.

Nos lecteurs nous pardonnerons s'il nous arrive de l'interrompre encore. La taute n'en est pas à nous, mais bien aux députés eux-mêmes qui négligent de nous expédier leur photographie.

PRIMES MENSUELLES

TRENTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le trente-septième tirage des primes mensuelles du Monde Illustré (numéros d'Avril), aura lieu SAMEDI, le 7 Mai, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instammant invité à y assister. Entrée libre.





'AUTRE jour, notre prote vint à moi et me dit, en me montrant le numéro du Monde ILLUSTRÉ de la semaine dernière :

—Avez-vous remarqué ces chiffres ?

—156. Eh bien, quoi? -Comment, ce nombre ne vous dit rien?

La semaine prochaine nous publierons notre cent cinquante-septième numéro, c'est-à-dire que

_J'y suis! nous commencerons notre quatrième année.

Et c'est parfaitement vrai, Le Monde Illustré a aujourd'hui trois ans.

A-t-il bien employé son temps? S'est-il rendu utile? A-t-il fait son devoir? Questions complexes auxquels nous ne pouvons que répondre

La circulation du Monde Illustré n'a fait qu'augmenter depuis sa naissance, et si on admet

que cette augmentation est une preuve de réussite, il faut reconnaître qu'il a fait son devoir.

MM. Berthiaume & Sabourin pe chargent de remercier tous nos abonnés de l'encouragement qu'ils nous ont constamment prodigués, et je remplis cette mission avec le plus grand plaisir.

Des améliorations couvelles auront lieu dans Des Allemands accuser les autres d'espion-quelque temps, et je puis vous assurer que vous nage! un comble!!

n'aurez pas à vous en plaindre. Certaines personnes nous conseillaient, dès le début, de faire ceci, cela, et d'autres choses encore ; nous avons refusé, nous disant que suivre ce conseil serait nous exposer, comme font fait déjà bien d'autres, à disparaître au bout de trois mois. après avoir mangé l'argent des abonnés.

Dieu merci, LE Monde Illustrén appartient

pas à cette école.

Notre marche est sûre et nous savons où nous allons.

** Je crains bien que l'aurore de la quatrième année d'existence du Monde Illusiré ne soit teinte de sang.

Là-bas, à l'est, l'horizon est bien rouge, et déjà un bruit de fer se fait entendre, triste avant-cou-

reur du choc des armées.

Il y a quelques semaines, un journal anglais, le Star, je crois, publiait une entrevue qu'un de ses rédacteurs avait eue avec l'agent consulaire de France à Montréal, et nous disait que colui-ci, revenant d'Europe, ne voyait dans ces bruits de

guerre que des manœuvres de gens de bourse. Je veux bien croire que le Star s'est trompé, a mal compris ou mal rapporté, car cette réponse serait aussi malheureuse qu'invraisembable, et il faudrant être singulièrement léger ou aveugle pour ne pas voir que Bismarck veut la guerre à tout prix.

** Lors des dernières élections, l'Alsace et la Lorraine ayant répondu aux avances et aux me naces du chancelier de fer, par un vote anti-allemand. Bismarck a attribué ce résultat aux manœuvres des Français, ne voulant pas admettre que depuis dix-sept ans rien n'était changé dans le cœur des Alsaciens, malgré l'invasion des Juifs au regard louche et aux mains crochues.

C'est alors qu'il fit arrêter ou plutôt enlever M. Schnaebeles, employé du gouvernement français sur la frontière allemande.

Il fut obligé de le remettre en liberté, et p'ayant pu jouer jusqu'au bout son rôle dans cette nouvelle fable du Loup et de l'Agneau, il a tourné sa rage contre la France et a fait répandre par ses reptiles les bruits les plus idiots.

Voici comment s'expriment les esclaves de

Bismarck :

Dans les cercles officiels, on prétend que l'Allemagne a parfaitement raison d'exiger du gou-vernement français qu'il empêche ses fonctionnaires d'intriguer en Alsace-Lorraine.

On dit que Bismarck va faire à la France des représentations énergiques, déclarant qu'après les intentions qu'il a manifestées à la suite de l'arrestation de Schnaebeles, le gouvernement français doit cesser d'enfreindre le code international, en ordonnant à ses fonctionnaires de s'abstenir de fomenter des troubles en Alsace-Lorraine.

Si la réponse du gouvernement français n'est pas satisfaisante, on croit que l'incident Schnaebeles aura les conséquences les plus sérieuses.

Bientôt cela ne suffit plus et bien vite on parle carrément de la guerre comme d'une éventualité

des plus proches.

Les partisans de la guerre disent qu'en suppo-sant que Bismarck ait l'intention de résoudre la question aujourd'hui, il a donné au département de la guerre en France, en retardant le conflit, le temps pendant les quatre derniers mois, de se réorganiser et de fortifier, sur une grande échelle, sa ligne de défense sur la frontière.

D'un autre côté, il faut remarquer qu'il y a quatre mois, le sentiment populaire n'était pas en faveur de la guerre, tandis qu'aujourd'hui Bismarck aura l'appui de la majorité si la guerre de-

vient nécessaire. La semaine dernière, le général Waldersee, accompagné de son état-major, a fait l'inspection des fortifications sur la frontière, au nord de Metz.

Mais voici qui est plus fort:

Le Kreutz Zeitung dit que l'excitation qui se maniteste par tout le pays doit engager le gou-vernement à exiger de la France des garanties qu'à l'avenir l'Allemagne sera à l'abri d'un systême d'espionage autorisé par le gouvernement

LES LIVRES

E nos jours, la jeunesse, la candeur, l'innocence sont exposées à de redoutables périls. Le mal pullule; la contagion abonde; mauvais discours, mauvais livres, se multiplient avec la fécondité que l'on voit à

certaines races d'animaux malfaisants. Autrefois, les mauvais livres étaient rares, et surtout ils ne circulaient pas avec audace; on les passait sous le manteau; ils ne se montraient pas sans ver-gogne aux étalages des libraires et sur les tables des maisons respectables, où un fils, un neveu, imprudents à l'excès, les laissent traîner. La jeune fille les voit et les entr'ouvre, la jeune femme les parcourt : que voulez-vous? c'est le succès du jour; telle de ces élucubrations mal famées en est à sa soixante-quatrième édition. Il est difficile de résister à l'attrait de curiosité qu'une telle vogue peut inspirer. On aime à voir le triomphateur lorsqu'il passe, ce triomphateur fut-il un Masa-niello sorti de la poussière napolitaine.

Et pourtant, quel danger que ces livres, si effrontément offerts aux regards purs des jounes filles et des jeunes femmes! quelle coupable insouciance que de les introduire dans une maison honnête, sous prétexte qu'ils sont une œuvre de talent, que tout le monde les lit, et qu'il faut enfin ne pas ignorer ce que tout le monde connaît! O tout le monde! quelle responsabilité vous assumez; ô pères, ô frères, oncles et neveux! Que vous êtes donc aveugles et ignorants! et vous, mères, que vous êtes imprudentes, si vous n'éloignez la coupe empoisonnée des innocentes lèvres qui vou-

draient y boire!

Depuis quatre-vingts ans, les romans, car c'est d'eux qu'il s'agit, ont bien changé de nature. Pendant le premier quart de ce siècle, les œuvres d'imagination, signées par Mme de Staël, Mme Cottin, Mme de Souza, constituaient l'analyse de sentiments très passionnés, mais aussi très purs, et presque toujours le devoir et la vertu en lutte avec l'amour, l'emportaient et demeuraient maîtres du terrain. Ces romans-là avaient le tort d'exalter les cervelles féminines et de donner trop d'importance à un sentiment passager. Vint la période romantique : la vertu n'est plus en honneur, les passions, représentées avec une fougue sauvage, l'emportent toujours; c'est la lutte des bons et des mauvais anges, et Belzébuth et Astoroth sont victorieux sur toute la ligne. Ceci dura une quinzaine d'années, et certes, cette littérature-là a bien des crimes sur la conscience. On se fatigue de la peinture des passions, on décrit les vices, une littérature malsaine est née, et plonge le scal-pel dans de hideuses blessures; on appelle cela réalisme, pourtant on garde encore un peu de for-mes; mais, en dépit de ces ménagements, cette littérature d'il y a dix ou vingt ans a fait bien du mal. Elle a maintenant donné naissance à un genre que ses auteurs appellent le naturalisme : ils seraient fort en peine d'expliquer ce nom, car de tout temps, depuis les romans grecs, Théagène et Chariclée, jusqu'à nos jours, on a voulu, dans les créations romanesques, peindre la nature; seulement les uns l'ont vue belle, supérieure, élevée, capable des plus généreuses passions; les autres se plaisent à la voir basse, avilie, affreuse. Tout dépend et du point de vue et des yeux qui observent. Vous le savez, il y a des gens qui voient tout bleu ou vert; cela s'appelle le daltonisme; il existe, parait-il, un daltonisme moral qui fait voir tout en laid; c'est là le caractère propre (ou malpropre) de la littérature naturaliste. Elle s'attache à la peinture du vice, à la laideur morale, aux

maladies hideuses du corps et de l'âme; elle emprunte, de préférence, ses sujets aux classes tout à fait inférieures, et, là encore, elle choisit, parmi les individus les plus bas, les plus vicieux, les plus méprisables. On pourrait prendre chez les ouvriers de beaux types, admirables d'honneur et de vertu, on préfère les ivrognes, les voleurs et les meurtriers, et on analyse à plaisir la vie et les actes de ces horribles brutes.

Voilà donc les livres qui arrivent à un succès eu flatteur pour la société contemporaine, et voilà les livres sur lesquels une femme, jeune ou même très vieille, ne doit jamais jeter les yeux; voilà les livres qu'une mère doit, à tout prix, bannir de sa maison, que leur présence souillerait. Les lire serait une bien grande faute; on courrait risque de salir sa pensée et de laisser glisser la corruption dans son âme. Le cœur d'une jeune

.... Est un vase profond; Lorsque la première eau qu'on y verse est impure, La mer y passerait sans laver la souillure, Car l'abime est immense et la tâche est au fond!

Il faut bien ignorer la vie pour oser nier le mal que fait un mauvais livre, et qu'est-ce, s'il ren-ferme les vulgarités, les indécences, l'adjection enfin, familières aux êtres les plus dégradés?

Voilà, dira t-on, un avertissement inutile : dans quelles familles ces livres-là recevront-ils jamais droit d'entrée? Hélas! leur vogue a été le permis de circulation, la carte d'introduction sous bien des toits honorés; les jeunes gens les ont apportés, les pères les ont lus, on ne les a pas mis sous clef; le péril existe, et quel péril, celui de laisser en contact ce qu'il y a de plus pur au monde avec ce qu'il y a de plus vil, rien que cela! Veillez donc; vous ne souffrez pas de poisons

dans votre cuisine, ne souffrez pas dans votre bibliothèque de pareils livres.

Mme Bourdon.

LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS



M. ANTOINE LANGIE

OMME nous pouvons le constater par le précieux "Dictionnaire généalogique" de M. l'abbé Tanguay, M. Antoine Langie est descendant d'une famille noble, connu en France, sous le nom de "Maisonneuve de

Langy Si le brave descendant de cette famille qui fait l'objet de cette biographie, a abondonné la particule nobiliaire qui ornait son nom, il n'est pas moins resté noble dans ses sentiments, ses qualités et sa conduite honorable. Bien que résidant aux Etats-Unis, depuis près d'un demi-siècle, il a conservé sa langue et sa foi intactes. Ame magnanime et généreuse, il a aidé un grand nombre de ses compatriotes qui se sont trouvés dans le malheur et la détresse. Doué d'une forte constitution, laborieux, d'un caractère énergique, franc, loyale et sincère, il a su s'acquérir une honnête aisance, dans la magnifique ville de Rochester, N. Y., surnommée à bon droit "la ville des fleurs et des jardins," où il passe aujourd'hui une heureuse vieillesse, au milieu de sa nombreuse famille

M. Langie est né à Champlain, P. Q., le 4 avril 1814, et quelques années plus tard, sa famille

vint à Trois-Rivières, où il apprit le métier de menuisier et charpentier. Après avoir fait des travaux assez importants dans les églises de Belœil, St-Aimé, Sorel, etc., il laissa, en 1839, le Canada, qui était alors si agité par les troubles politiques, et où nos compatriotes venaient de payer de leur sang quelques bribes de liberté que l'Angleterre leur avait jusqu'alors si injustement refusées. C'est à cette époque que M. Langie vint tenter fortune aux Etats-Unis.

Ici, sous un ciel plus serein et plus doux, il pouvait respirer à l'aise l'air de la liberté. Il passa quelques mois à Rochester, puis se dirigea vers l'Ouest, jusqu'aux Illinois où il séjourna durant

hiver de 1839-40.

Chicago n'était alors qu'un petit village pauvre et malsain. M. Langie y vit avec peine, de pauvres compatriotes réduits à la plus affreuse misère, vêtus de haillons, forcés de reprendre à pieds le chemin du pays natal, pour ne pas mourir de faim. Aussi, à l'ouverture de la navigation il se hâta de retourner à Rochester, où il a teujours depuis résidé, et où il épousa, le 5 février 1842, Dlle Julie Boucher, native de la Pointe-du-Lac.

C'était alors le commencement de l'ère des voies ferrées. Habile ouvrier, il fut employé pendant plus de 18 ans à surveiller (Road-master) successivement les chemins de fer de Syracusé à Buffalo, et de Rochester à Avon, et était reconnu comme l'un des plus fidèles serviteurs de ces compagnie.

En 1878, il entra dans le commerce de charbon et y fit d'excellentes affaires. En 1881, il laissa son commerce entre les mains de l'un de ses fils, Louis, jeune homme distingué, et se retira pour vivre de ses revenus.

Catholique sincère et dévoué, il a été l'un des pionniers de l'église Canadienne de Rochester et contribua largement à sa fondation, en 1848. Il fut aussi l'un des syndics pendant nombre d'an-

Il eut de son mariage 9 enfants, dont 8 sont vivants et font la joie et le bonheur des auteurs de leurs jours.

SCÈNE DE DÉMÉNAGEMENT (Voir gravure)

ourouoi choisit-on, ou plutôt a-t-on choisi le premier mai pour déménager? Chacun sort de sa maison avec ses dieux liares, ses chaudrons et ses meubles, et se promène dans les rues pendant quelques heures, pour ensuite s'installer dans la maison de quelqu'infortuné qui en fait autant. Que la passion de changer pour changer se satisfasse, soit : si elle est insensée, elle est inoffensive; mais pourquoi faire tout cela le trente avril ou le premier mai? Pro-bablement parce qu'il pleut presqu'invariablement à cette époque-là.

Un individu attend que vous sortiez pour

entrer—un autre éperonne celui-là de pareille façon, et la chaîne de malheureux qui changent de domicile se compose peut-être de sept à huit cents personnes qui ne pourront bouger si vous ne partez. C'est plus fort que le destin. C'est la vague qui pousse sa voisine et dont l'ondulation s'étend d'une rive à l'autre.

En somme, le déménagement est une folie, une nécessité, un plaisir, un malheur sans parallèle.

LA MODE PRATIQUE

NOUVEAUTÉS PRINTANIÈRES

Les accessoires.—Jamais on n'a imaginé pareille variété de ruches et garnitures pour le cou. Toutes les couleurs, tous les genres, tous les tissus son employés. Mon sentiment personnelle est qu'un simple biais ou liséré clair, soit en crépon, soit en soie, est la chose la plus seyante. Les perles sont tombées dans l'ordinaire. Les personnes qui ont conservé l'habitude des balayeuses (luxe bien superflu les trois quarts du temps) pourront s'en faire avec leurs restes de soieries claires, en volant découpé. C'est solide et donne un élégant frou-frou.

Les jupes, généralement amples, sont garnies de trois ressorts derrière, de façon qu'un petit coussin de crin suffise pour compléter la tournure. C'est la manière la plus agréable et la moins couteuse de se juponner.

On met aux corsets deux grosses agrafes sur les hanches et une devant, sous lesquelles on attache les vêtements, afin de dégager la taille.

Les manches à poignets ramènent la mode des gants

à boutons.

à boutons.

On fait beaucoup de tabliers pour jeunes filles et jeunes femmes. Ils sont petits, très coquets, avec bretelles et poches, soit en cotonnades, en foulards, ornés de dentelles, de broderies, ou festonnés en couleur.

Les personnes à qui le jersey ne plaît pas peuvent le remplacer par des corsages-blouses, à gros plis ou à empiècements aux fronces. Manches aisées. Encore là-

nettes, etc., etc.

nettes, etc., etc.

Un très petit empiècement, grand comme la main, et une façon de ceinture même style retiennent les bouffants au col et à la taille,—un peu à la manière bretonne,—surtout dans les robes de chambre.

La lingerie de couleur a de la vogue. Les chemises de jour et de nuit, les mouchoirs, en linon avec pois, fleurettes, ou petits riens du même genre, garnis de venlenciennes imitées sont le caprice du moment.

On portera beaucoup de crêpe en toutes nuances, soit en ornements de chapeaux, doublures de passes, chemisettes aux corsages, etc., etc.

L'écossais traditionnel, aux grands carreaux, prepd beaucoup, pour les enfants. En conséquence, on voit apparaître aussi la toque à fronces, genre highlander.—A signaler aussi la casquette dite yachting, qui est tout simplement l'ancienne forme délaissée et reprise aujourd'hui. jourd'hui.



LE RÉVEIL

L'aube luit. La forge s'allume, Et s'emplit d'un fauve reflet, J'entends déjà chanter l'enclume Et ronfler le puissant soufflet.

Surpris que le bruit de la forge L'éveille, à la riposte ardent, Le coq jaloux, à pleine gorge, Lance son cri rauque et strident.

De toutes les fermes voisines A ce chant plus d'un chant répond. L'écho matinal des collines Le répète au ravin profond.

Alors le paysan s'eveille, Bénissant Dieu de son repos. Bientôt arrive à mon oreille Le bêlement sourd des troupeaux.

L'Orient déjà se colore D'une teinte aux molles couleurs, Et les feux de la blanche aurore Font fuir l'aube aux pâles lueurs.

L'augelus plus tardif appelle Le laboureur à ses moissons, Le prêtre a son humble chapelle, L'abeille aux fleurs des verts buissons.

Puis lorsque le soleil sans voiles, Emerge au bord de l'horizon, Eteignant toutes les étoiles Pour les semer sur le gazon.

De sa voix claire et monotone, De nos beis orgueilleux chanteur, Le rossignol gaiement entonne Une hymne au divin Créateur.

La brume lentement s'effrange Sur la crête des verts coteaux, Du sol une buée étrange Lèche les vallons, les plateaux.

L'homme est au champ, l'oiseau babille, L'abeille aux fieurs prend son butin, Moi seul, indolent, je gaspille Les belles heures du matiu.

Les nobles champs de la peusée N'ont-ils pas aussi leurs sillons ? D'inutiles rêves bercée, Alerie, muse, et travaillons !

Car toutes ces voix que j'écoute Semblent dire en un vaste accord : Oh! réveillons coûte que coûte Le paresseux qui dort encore!

M. J. A. Poisson.

Un affreux sceptique dit que tous les maris ont deux époques où la femme est réellement un ange à leurs yeux : un mois avant le mariage et un après l'enterrement de l'épouse.



SEPULTURES ETRANGES

E n'entends parler ici ni des pyramides ni de la fosse commune, ni des bûchers du Manmenka Ghât et autres appareils de crémation et non de sépulture. Depuis la plus haute antiquité jusqu'aux temps modernes les plus bas, il a été d'usage d'élever des monuments aux morts de haut parage et d'enterrer ou d'incinérer les autres avec le moins de cérémonic, et surtout le moins de frais possible. Il y a, du reste, à cette manière de faire, une haute raison économique sur laquelle il serait bien inutile de s'entendre. C'est donc des sépultures un peu... en dehors de celles que les décou-

vertes récentes des voyageurs nous ont révélées. que nous occuperons principalement.

Un mot, toutefois, de quel-ques usages de l'antiquité depuis longtemps comus, mais peut-être oubliés.

Les anciens Egyptiens commençaient par embaumer leurs morts. Mais tout embaumés qu'ils fussent, ceux-ci n'étaient admis au champ de repos qu'après en avoir été reconnus dignes par un juge spécial, sur l'impartialité duquel nous ne saurtons rien dire ne sachant rien. En principe, et c'est tout ce qu'il importe de savoir, les hon-nêtes gens seuls recevaient les honneurs de la sépulture; les autres, on s'en débarrassait comme on pouvait, et il s'en suit que des explorateurs ont découvert un peu partout des momies égyptiennes très dignes d'intérêt, malgré l'indignité des personnages qui en ont fourni la matière première, ce qui ne laissa pas que de les égarer assez séri-eusement d'abord:

Les morts des classes ou inférieures étaient, chez les Hébreux, enterrés purement et simplement. Les personnages de marque y étaient, au contraire, embaumés et momifiés comme en Egypte; après quoi, on les déposait dans des sépulcres qui n'étaient autre que de petits caveaux creusés dans les rochers.

Au Brésil, les Indiens Cariscos, Cabucos et Tahinambars, qui habitent le sud de la province de Pernambuco, avaient aussi une méthode non d'embaumement, mais de momification fort ingénieuse et d'une simplicité admi-rable : ils exposaient leurs

morts à l'action de la fumée jusqu'à ce qu'ils fussent desséchés et réduits à leur plus simple expression. Il y a une douzaine d'années, un voyageur français parvenait à se procurer une tête de jeune fille ainsi traitée, pourvue d'une abondante chevelure noire, ornée de plumes de toucan de coulous verifes qu'en côt pu croire.

Cette supposition est assez raisonnable mais il toucan, de couleurs variées, qu'on eût pu croire plantées directement sur le crane, tant la réduction était poussée loin. Le voyageur fit présent de cette tête au directeur du Jardin d'acclimatation de Paris.

Les momies américaines ne sont pas rares, d'ailleurs; les Peaux-Rouges ont, en outre, des sépultures qui méritent d'arrêter l'attention. Telles sont celles des Indiens de la cordillère des Andes péruviennes, visitées par M. Ch. Wiener,

Chargé d'une mission archéologique à travers l'ancien empire des Incas, M. Wiener cheminait ment à deux cordes de cuir dont les Indiens res-

Taparaco et Colpa. "A notre droite et à notre gauche, dit-il, s'élevaient d'énormes masses de roches, tantôt noires, tantôt grises, parfois jau-Dans les pans schisteux de la cordillère, nous vîmes des grottes qui servaient générale-ment à loger les morts. Si les sables monvants de la côte effacent la trace des nécropoles indiennes et les mettent ainsi à l'abri de toute violation, ces grottes, souvent à trois ou six cents pieds au-dessus du niveau de la vallée et à une distance tout aussi considérable du rebord duhaut plateau, sont également protégées contre

"Comment a-t-on pu transporter là des morts? Comment l'Indien a-t-il pu arriver à cette hauteur, sur ce mur de pierre presque vertical? Il n'y a guère qu'une explication possible. Ceux auxquels était confié le soin des funéraslles, descendaient taient pas de quel fardeau je m'étais chargé. Au sur une couche inclinée des schistes, en ayant soin moment où le crâne jauni de leur ancêtre dépassa de casser derrière eux l'étroit sentier par lequel le bord, la frayeur idiote de ces gens leur fit faire

M. Ch. Wiener explorant une grotte funéraire au Pérou.—(Page 5, col. 3).

Cette supposition est assez raisonnable, mais il n'était pas possible de la vérifier. Notre voya-geur ne le tenta même point. Le désir qui le prit fut d'explorer quelqu'une de ces grottes funéraires, en dépit des difficultés. Il mit pied à terre, confia les montures aux soins d'un de ses Indiens et emmenant les autres, arriva, par un détour, au plateau supérieur de la montagne. Après s'être assuré du point du plateau au-dessous duquel s'ouvrait une des grottes qu'il désirait explorer, il se prépara à la descente.

Assis sur une traverse de bois attachée solide-

MŒURS ET COUTUMES DES DIFFERENTS PEUPLES sur une antique chaussée, qu'il nous représente tés sur le plateau tenaient les extrémités libres, comme parfaitement conservée par endroits, entre il se fit descendre dans l'abîme. "Or, dit-il, un il se fit descendre dans l'abîme. "Or, dit-il, un voyage vertical de trois cents pieds, fait en ces conditions, est extraordinairement long. Cependant j'arrivai à la hauteur de la tombe, fermée en partie au moyen de dalles schisteuses amoncelées à l'entrée; j'y découvris d'abord deux crânes, puis, au fond de la grotte, une momie accrouple. Toute trace de vêtement ou de linceul avait disparu; mais le seigneur gentile était là, bien sec et encore assez solide. Je passai une corde à travers l'orbite des crânes et me les attachai à la ceinture, puis je pris la momie entre mes bras, et le signal de l'ascension donné, mes Indiens me hissèrent.

"Je me défendais, le jarret tendu, contre les anfractuosités de la roche, et en quelques minutes je me trouvai tout près du bord supérieur. Indiens ne m'avaient pas vu monter et ne se dou-

> un mouvement nerveux.-Il me sembla qu'ils avaient lâché la corde. Affaire d'une seconde. Ce qui se passe dans un cerveau humain, en un pareil instant, est indescriptible. Je n'étais pas, en tout, descendu d'un mètre, mais j'éprouvai le sentiment effrayant de l'homme dans le vide, Mes mains crispées par la frayeur avaient laché la momie, et pendant que, blème et couvert de sueur froide, j'escaladais le bord du précipice, aidé par mes Indiens, la momie, brisée en mille morceaux, rebondissait de roche en roche et tombait en miettes au fond de l'abîme.

"Même un homme ayant le caractère mieux fait que le mien, ajoute M. Wiener, comprendra le bel éclat de colère dont j'accablai mes coupables Indiens. Ces malheureux me déclarèrent que les gentiles, dérangés dans leurs sépulcres, ont l'habitude d'embrasser les Indiens, qui périssent infailliblement sous le souffle mortel de ce baiser.—L'un d'eux me dit que son père, ayant touché à une momie, un os lui en était entré dans les chairs et y avait occasionné un inflammation suivie de mort.-L'autre m'assura qu'au mo-ment où la tête de la momie avait dépassé le bord du précipice, elle avait ouvert la bouche; si elle n'était heureusement tombée dans l'abîme, elle leur aurait lancé une malédiction irrémédiable...'

Toutes ces superstitions, au fond, naissent d'un sentiment respectable, et avec l'insensibilité carectéristi que du sa-

vant ou de l'explorateur, M. Wiener n'a pas même l'air de se douter qu'aux yeux des Indiens Gentiles, il venait de se rendre coupable d'une belle et bonne violation de sépulture, crime impardonnable, pourtant, de ce côté-ci de la civilisa-

La relation de l'éminent voyageur français, si heureusement échappé aux terribles conséquences de l'émotion que sa visite à la grotte funéraire avait causée aux Indiens, nous apprend donc que les populations du Pérou procédaient, pour la sépulture de leurs morts, à peu près comme les Hébreux. C'est un curieux rapprochement, on en conviendem et convient res le coulement, on en conviendem et convient res le coulement. conviendra, et ce n'est pas le seul que nous puissions faire, si le cœur nous en dit.

Les Gaulois brûlaient leurs morts. Mais il n'en était pas de même des Francs, ce qu'en a long-temps ignoré, et ce que nous a appris la décou-verte, en 1653, du tombeau du roi Chilpéric.

En 1834, 1846, 1848 et plus tard à diverses époques, il a été découvert, en outre, tant en Angleterre qu'en Allemagne, des cercueils en bois datant pour le moins des IXe et Xe siècles, et d'une forme souvent fort originale. En 1846, notamment, on trouva au mont Lupfen, en Saxe, de ces cercueils auxquels on a donné depuis le nom caractéristique de Tot Ten-Baume (arbres-cercueils, ou mieux arbres à mort). C'étaient en effet des troncs entiers de chêne ou de poirier, divisés exactement dans le sens de leur axe, évidés à l'intérieur pour recevoir le cadavre, puis les deux parties rapprochées de manière à renfermer celui-ci en reprenant leur figure primitive d'un tronc naturel dont on se serait borné à enlever l'écorce. Le travail était grossier, et vraisemblablement exécuté à coups de hache.

On trouvait en même temps et dans le même lieu des cercueils faits de planches et d'un travail plus soigné, mais tenons-nous-en aux Todtenbaume, car ceux-là seulement nous offrent un intérêt véritable; et il est heureux que la terre spéciale dans laquelle ils étaient enfouis, et dont nous ignorons la composition chimique par exemple, nous les ait conservés, du moins ceux en chêne, les autres étant à peu près complètement

pourris. Or, nous parlions tout à l'heure du curieux rapprochement; eh bien! en voici une nouvelle occasion. Il paraît, d'après le récit d'un missionnaire anglais, que les indigènes de l'archipel de la Reine-Charlotte, dans l'Amérique du Nord, connus sous le nom d'Indiens Haidad, font usage, eux aussi, de Tottenbaume! Ces Indiens, lorsque la mort est entrée chez eux, commencent par abattre un arbre; ils le creusent, pas de la même manière, j'en conviens, mais l'analogie n'en est pas moins frap-pante; ils y fourrent ensuite le défunt, referment le tronc d'arbre ainsi lesté et le plantent tout droit devant leur porte, en prenant soin que celui qui l'habite se trouve placé à environ 3 mètres audessus du sol. Pour renfermer la dépouille d'un personnage considérable, d'un chef, on fait choix des plus beaux et des plus grands arbres, dont le tronc est ensuite orné de sculptures; puis on le plante dans la porte même de la hutte du défunt, de manière qu'une partie du cercueil fasse saillie à l'intérieur.

Ici, nous nous écartons de plus en plus de l'arbre-cercueil des Francs, des Germains et des Saxons: car non seulement celui des Haidad n'est pas enterré, mais il se dresse souvent jusqu'à 20 mètres de hauteur, et il en est, paraît-il, qui renferment des familles entières.

Le missionnaire en question représenta à ces Indiens que leur mode de sépulture était contraire aux notions les plus élémentaires de l'hygiène; il chercha à les persuader d'abandonner une coutume aussi malsaine, et croit avoir réussi; mais il s'abuse probablement.

J. B.

NOUVELLE ZÉLANDE

MISSION DES MAORIS

Il s'opère de nos jours, dans ces peuplades, dit Les Missions Catholiques, un ébranlement du côté de la reli-gion catholique vraiment extraordinaire et des plus consolants. Le fait merveilleux que nous allons rapporter en donners l'idée et sera lu avec une grande édification. C'est le R. P. Cognet, de la Société de Marie, qui le ra-conte comme il suit, après en avoir été l'heureux témoin.

Il écrit au R. P. Chastel, Supérieur de l'institution Saint-Joseph de Montluçon, où il enseignait quand il obtint de partir ponr les missions d'Océanie.

LETTRE DU R. P. COGNET, MARISTE

'AI reçu avec joie les lettres qui me rappelaient, d'une manière si affectueuse, et la sollicitude toute paternelle qui m'avait entouré pendant mon séjour sous le toit de Saint-Joseph, et les nombreux amis que j'y avais laissés. Oui, il fait bon, à six mille lieues de sa patrie, isolé et perdu au milieu des bois, de se sentir soutenu par les liens si doux de la famille religieuse, et encouragé par le spectacle des vertus de ses frères bien aimés. Quand, monté sur mon vigoureux cheval, je parcourais les bois et nous adressa Raumati; vous serez étonnés comme les prairies d'Otaki, bien des fois mon cœur, plus nous de sa science et de sa soumission à l'Eglise.

encore que ma mémoire, se plaisait à répéter les noms des confrères que j'ai connus; et alors ma solitude se peuplait de souvenirs si doux, que j'oubliais ma situation présente pour ne songer qu'au passé.

Mais, si le passé est pour moi une source de jouissances, que dirai-je du présent? Oh! si je pouvais traduire par une parole le sentiment qui remplit mon cœur à cette heure, je crierais à tous ceux qui cherchent, dans la générosité de leurs âmes, la voie qui doit les conduire à l'apostolat: "Venez, et vous goûterez combien est vraie la promesse de Jésus à ceux qui ont tout quitté pour son amour." Il faut avoir vu des tribus entières se remuer, s'éveiller enfin au soleil de la foi, pour connaître ces tressaillements, ces allégresses du cœur, dont nous parlent les récits de nos premiers missionnaires. C'est là justement le spectacle auquel je viens d'assister en compagnie de notre vénéré P. Supérieure, le R. P. Soulas.

Au cours de mes voyages dans le district d'Otaki, j'avais rencontré un de ces Maoris extraordinaires que leurs compatriotes appellent "Prophètes" et qui, le plus souvent, sont des simples sorciers, adonnés à toutes les pratiques de la magie noire. Celui-ci, qui porte le nom de Raumati, m'avait fait un singulier effet. La connaissance profonde qu'il avait des doctrines catholiques, le zèle et l'ardeur avec lesquels il les propageait, les prédictions, toutes fort vraisemblables, et aussi deux ou trois prophéties très retentissantes qu'il avait faites au sujet des développements de l'Eglise ca-tholique dans les îles du sud, nous mettaient dans

un grand embarras à son égard.

Il eût été maladroit, même peut-être injuste, de le combattre directement : cet étrange person-nage était-il sûrement l'organe du démon? ne pouvait-il pas être, avec plus ou moins de conscience ou même à son insu, comme Balaam, l'instrument de la Divine Providence? A consulter ses paroles, sa conduite, son attitude ordinairement respectueuse envers nous, il y avait à conclure pour l'une et l'autre de ces hypothèses, plus ce-pendant en faveur de la seconde. Ce qui nous in-quiétait surtout, c'était la prétention qu'il affirmait de guérir certaines maladies par des moyens qui nous paraissaient superstitieux; malgré cela, nous étions dans une cruelle anxiété. Le bon Dieu vient de déchirer les nuages, et aujourd'hui nous commençons à voir un soleil brillant derrière ces épais brouillards.

Dans le courant du mois d'août, Raumati adressa à notre R. P. Supérieur une invitation à venir le trouver à Whennakura, au milieu de sa tribu. Il avait des propositions à lui faire. Nous nous consultâmes, nous fîmes appel à toutes nos connaissances théologiques, et surtout nous demandames d'abondantes prières. Finalement, le R. P. Supérieur se décida à accepter son invitation; et le 15 octobre, accompagné d'un jeune cathéchiste, nous descendions ensemble notre belle rivière sous la protection de sainte Thérèse. Nous pensions aller à un des plus rudes combats que notre mission eût eu jamais à soutenir. Nos craintes furent bientôt dissipées, et nos espérances dépassées Dans ces émotions nous gagnâmes Whennakura.

Arrivés en gare, nous trouvâmes presque aussitôt notre honorable Raumati qui venait à notre rencontre et qui nous fit les honneurs de son village. Les usages maoris exigent qu'à l'arrivée des étrangers de distinction, on fasse un "Tangi" solennel. Cette cérémonie, comme la plupart des pièces de théâtre, se compose de trois actes. Dans le premier, on crie, on pleure, on sanglote, on hurle même. Le second est composé de poignées de mains, de discours pleins d'éloges et de termes affectueux, et de chants empruntés au récit fait par les vieillards sur les grandes réceptions d'autrefois. Le troisième acte, qui est naturellement le couronnement de la pièce, consiste en un festin des mieux conditionné. Ce drame héroï-comique nous fût joué à la perfection; et je vous garantis que la longueur des discours nous fit comprendre cette parole d'un de nos missionaires: "Le Maori est né orateur, comme l'Italien est né musicien.'

Pour vous donner une idée de l'éloquence de ce peuple, je vais analyser le premier discours que nous adressa Raumati; vous serez étonnés comme

Voici d'abord le commencement qui servait aussi de rebrain à chaque paragraphe de son sermon. Je traduis presque mot pour mot:

Venez à nous, ô vous, les prêtres élus du Très-Haut, our opérer dans les peuples l'œuvre de la Rédemption. Venez à nous! Nous sommes pauvres : dans votre œur reposent les richesses du ciel. Nous sommes dans

ceur reposent les richesses du ciel. Nous sommes uans les ténèbres : sur votre front brille l'étoile qui conduisit les Mages au berceau de Jésus. Venez à nous! Que les vents se taisent, que la mer cesse son triste murmure sur les sables !... Que les tom-bes de nos ancêtres et de nos vaillants guerriers s'enbes de hos and the court from the la paroles de paix et de salut! Salut des âmes! Salut des corps! Salut des individus! Salut des nations : voilà l'œuvre de Jésus, voilà l'œuvre de ses envoyés !...

Et en parlant ainsi, notre orateur se promenait, s'arrêtait, gesticulait, fixait sur nous des regards étincelants d'allégresse. Puis il entama son sujet. C'était la divinité de l'Eglise qu'il entreprenait de démontrer à son peuple. Il parcourut et interpréta avec habileté toutes les prophéties relatives au Messie. Arrivé à la statue de Nabuchodenosor, brisée par la pierre qui s'échappe de la montagne, il eut un mouvement de splendide élo-

O pierre! roule! roule! abats ce monstre qui a régné sur l'univers! Que les trônes s'écroulent sur les trônes, que les couronnes tombent... Voici le vrai Roi de la terre... Voici le seul conguérent qui mérite les hommages des peuples!...

Et d'un mot, se transportant aux siècles présents:

A Rome, à Rome, l'empire avec les clefs! à Rome, à Rome, la couronne avec les débris du manteau des vieux empereurs! Elle seule règne et gouverne! Elle seule est la pierre qui brise les idoles du cœur et de l'es-

Sur ce, notre brillant narrateur traça un portrait de Jésus-Christ que je voudrais bien pouvoir reproduire en entier, pour l'exposer à votre légi-time admiration. Rien n'y fut oublié; mais ce qu'il s'attacha à faire ressortir, ce fut le caractère divin de sa prédication : le bien qu'elle fait à l'âme. les efforts qu'elle réclame, le but qu'elle promet; puis, à côté de cela, les folles et ardentes convoitises du cœur humain et les victoires de grace; la petitesse des moyens employés par Jésus-Christ pour établir son Eglise, et la grandeur des résultats. Tout cela fut étudié avec soin et expliqué sans l'ombre d'une erreur.

Après avoir conclu à la divinité de l'Eglise catholique, il se tourna subitement vers nous et nous apostropha ainsi:

Maintenant, j'ai fini mon rôle. C'est à vous, prêtres de Mantenant, Jarinin mon role. O est a vota, pretream l'Eglise, de nous enseigner et de nous conduire. J'ai été appelé par Dieu à conduire ce peuple vers la vérité et vers le repos. Aujourd'hui il se reposera tranquille, comme les brebis, en la présence de leur pasteur. Donnez-lui le pain des anges et il grandira pour Dieu et pour par Eglise. son Eglise.

Après un pareil discours, qui dura bien deux heures (et l'on ne songeait pas à dormir, je vous assure), la réponse était facile. Elle fut faite avec délicatesse et talent par notre cher Père Supérieur. Son discours fini, il s'étend sur sa natte.

Le grand chef de la tribu des Ngatiruanui, Ngawaka Taurna, vénérable vieillard, se lève alors et nous pose quelques questions sur l'influence actuelle de la foi catholique dans le monde. Satisfait de nos réponses, il somme Raumati de s'expliquer devant tous sur la mission qu'il s'est donnée. Comme le premier, son second discours fut long et magnifique. Il déclara la guerre aux superstitions maories et affirma qu'après Jésus-Christ, tout prophète était un imposteur, l'ère des prophéties étant close par la naissance et la mort du Sauveur.

Mais, ajoute-t-il, l'esprit de Dieu souffle où il veut, et quand il veut régénérer un peuple, il se sert d'un homme pour opérer cette délivrance. Jean-Baptiste a prêché la pénitence et il a ouvert la voie à Jésus-Christ; j'ai prêché à mon peuple et j'ai ouvert la voie au prêtre catholique.—Voilà toute ma mission: elle est finie. Quant à l'origine de cette mission, je ne la confierai qu'au prêtre. Ce que je puis dire, c'est qu'elle remonte à dix ans environ, et que ma volonté n'y est pour rien. Mon dernier appel à ma tribu est ce mot: Au Baptême! Au Baptême!

Un vieillard proposa alors de baptiser tous les enfants; un autre posa la même question sur les mariages, qui fut résolue. Le dimanche 17 octobre, fête de la Pureté de la très sainte Vierge, fut donc une grande fête dans cette tribu. Ce jour là, en effet, vingt-cinq baptêmes eurent lieu et quelques mariages furent bénis. Le plus étonnant de ces bap-têmes fut celui de Raumati.

Immédiatement auparavant, nous l'avions pris à part, et, au cours d'un entretien très amical, il nous avait confié tous ses secrets. Nous lui avons promis le silence à ce sujet : nous le garderons. Tout ce que je puis dire, c'est que c'est bien étrange Notre R. P. Supérieur, qui connait mieux que moi les antécédents de la mission, m'a dit que les trois quarts des paroles de Raumati s'étaient déjà réalisées à la lettre; que l'autre quart était aujourd'hui plus que probable, et que certains de ces événements dépendent uniquement d'un acte libre de la volonté humaine. S'il en est ainsi, la théologie m'autorise à croire que ce singulier personnage est un instrument du ciel pour la conversion du peuple Maori.

Aussitôt après son baptême, il a distribué lui-même à ses gens les livres de prières, et leur a fait ainsi ses recommandations: Prenez bien soin de ces livres : c'est la parole de Dieu qu'ils contiennent. Ne laissez point tomber l'Evangile dans la boue des chemins; que chaque page de ce livre divin reste immaculée, etc.

Comme mesure de prudence et d'encouragement, le P. Supérieur l'a institué grand catéchiste de la reli-gion catholique. Comme tel, il se propose de parcourir toutes les tribus maories et de continuer, sous la direction de l'Eglise, ses discours sur la foi. Déjà son œuvre a produit des fruits; un village entier, subjugué par son éloquence et plus encore par son exemple, est revenu à la prière catholique. Demain, ce sera le tour d'un autre. Dans quelques jours, l'un de nous ira à Whennakura achever la récolte, et cette fois la tribu entière sera baptisée.

Voici les dernières paroles prononcées en guise d'adieu par le vieux chef Taurna:

Prêtres, réjouissez-vous! Et toi, mon peuple, chante ta victoire! La route est ouverte: PEglise de Jésus-Christ marche vers nous. Elle est debout ici aujourd'hui, demain, elle franchira les montagnes.

Ces derniers mots sont gros de promesses; car, derrière les montagnes dont il s'agit, il y a une grande po-pulation. Le frère de Taurna, Rangitawi, catéchiste protestant, après avoir demandé un chapelet et un livre de prières, a dit : Oui, la route est ouverte pour le prêtre catholique: il peut venir compter ses brebis et les nourrir de sa doctrine; elle est ouverte aussi pour mon ministre protestant qui, demain matin, s'en ira bien triste, emportant ses bibles et... ses guinées! On a éclaté de rire et l'on s'est dispersé.

Le 25 octobre, je rentrais dans ma chère cellule de Ranama, après avoir visité en passant quelques-uns des villages de la rivière. Vous comprenez maintenant, pourquoi je suis si heureux. D'ailleurs, j'ai toujours cru que la volonté du bon Dieu m'a seule amené ici, et que puis-je souhaiter de plus agréable que d'accomplir chaque jour cette volonté sainte en me vouant tout entier au salut de ce peuple.

CHOSES ET AUTRES

Londres, une preuve remarquable de combien longtemps les cheveux humains peuveut durer. Il y a dans ce musée une perruque, récemment trouvée dans un temple à Thèbes, Egypte, qu'on suppose avoir été portée par un prêtre égyptien, il y a audelà de 3400 ans.

--Un apôtre de la tempérance revient d'une tournée qu'il vient de faire dans le Far West et raconte à ses amis ses im-pressions de voyage. "Les Indiens, dit-il, raffolent de whiskey; ils vendraient leurs âmes pour une pinte de cette liqueur. C'est honteux! Tenez, à Dakota, un vieux chef de la tribu des Pieds-Noirs m'a ofcher de la tribu des Pieds-Noirs m'a of-fert, en échange d'une petite bouteille de whiskey que j'avais sur moi, un poney, la selle, les rênes et une magnifique cou-verture de laine." "Et vous avez fait l'é-change, naturellement!" "Ah! non! par exemple, c'était ma dernière bouteille."

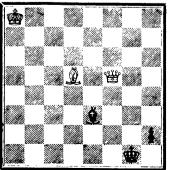
Pourquoi les femmes ont mauraise tête.

Un journal de Bayonne traduit du basque le joli conte que voici: "Un jour, Jésus-Christ, se promenant avec Pierre, rencontra le diable se disputant avec sa femme: "Va, cours, dit Jésus-Christ, à Pierre, et sépare-les." Pierre fait tous ses efforts pour mettre à exécution Pordre du maître, mais ne peut y parvenir. Comme maître, mais ne peut y parvenir. Comme il était médiocrement patient, il prit son épée et abattit la tête du diable, et aussi en même temps celle de la femme; car il avait consciencieusement donné son coup: " Que m'as-tu-fait là? lui crie le maitre "Que m'as-tu fait la? lui crie le mattre irrité. Allons, prends ces deux têtes et remets-les en place." Pierre était dans un tel trouble qu'il plaça sur le corps de la femme la tête du diable. Voilà pourquoi, parait-il, la femme a depuis si mauvaise tête. Comme l'Evangile ne rapporte pas le fait, il est à craindre qu'il n'ait été inventé par un mari de méchante humeur." L'auteur du conte oublie un petit détail : c'est que la femme avait déjà mauvaise tête avant l'amputation et le troc, puisque tète avant l'amputation et le troc, puisque déjà elle se disputait avec son mari!

—L'Européen qui parcourt les rues de Séoul, capitale de la Corée, rencontre fré-quemment des gens qui se sont introduits jusqu'au cou dans des sacs de toile grise et qui portent sur le chef des chapeaux jaunes à larges bords; le visage est génépaunes à larges bords; le visage est generalement couvert par un morceau de toile. Ce sont les affligés. Les voyageurs qui parcouraient les côtes nord du pays en 1882 ont pu voir une masse d'employés et d'habitants accoutrés de la sorte. Ces gens portaient le deuil de la reine qu'on disait assassinée, et qui sortit tout à coup de acchette après que pendant six mois le assassinée, et qui sortit tout à coup de sa cachette après que, pendant six mois, le peuple eut circulé dans la rue dans les sacs en question. Pour la reine, le deuil est de douze mois; pour les proches parents, c'est trois ans. On peut s'imaginer par le fait suivant quelle influence ces costumes peuvent avoir sur la vie sociale. Un vieux célibataire disait: "Mes parents souhaitaient que je me mariasse; je trouvai done une jeune fille et je devins fiancé. Mon beau-père mourut, et nous dûvai donc une jeune une et je devins nan-cé. Mon beau-père mourut, et nous dû-mes attendre trois ans. A peine étais-je sortis du sac, que mon père mourut, puis ce fut le tour de la mère de ma fiancée, enfin ma mère mourut aussi et, quand la période des sacs fut passée, ma fiancée et perioue des sacs fut passee, ma fiancée et moi nous étions trop vieux pour nous ma-rier; du reste ma fiancée était tombée ma-lade et la mort la surprit. C'est pour cela que je restai célibataire."

LES ÉCHECS

Noirs-3 pièces



BLANCS.—3 pièces Les Blancs font mat en 3 coupe

CHOSES ET AUTRES On peut voir au British Museum, N. E. Hamilton & Cie,

1888 ET 1890. NOTRE-DAME

Nous venons de recevoir une grande quantité d'Étoffes à Robes, notre assortiment est au complet et nous sommes prêts à offrir une belle ligne de belles marchandises sans égal en valeur dans cette ville. Grande variété de conleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire

SOIES ET SATINS

De fantaisie, de toutes nuances, propres à appareiller les nouvelles couleurs en Etoffes à Robes.

Dans tous nos autres départements on trou-era des assortiments complets dans tous les

N. E. Hamilton & Cie.

(BLOCK GLENORA)

LOTERIE NATIONALE

Mercredi, 15 juin 1887

Pour billets, information dresser au secrétaire,
S. E. LEFEBVRE,
19, rue St-Jacques, Montreal. Pour billets, informations, etc., etc., s'a-

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres LA PLUS GRANDE AU CANADA BUBEAU CENTRAL: TORONTO, ONT.

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe Les agents ga-gnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépens, s Elvoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à Srong & Wellington, Montréal. J. W. BEALL, Gérant de la succursale.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-noncer que nous avons tou-jours en magasin les articles

suivants:

Les triples extraits culinaires concentrés de Jonas Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Gly-cerine, Collefortes.

cerine, Collefortes. Huile d'Olive en ½ pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue,

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10 (BATISSES DESSŒURS) MONTREAL

A. BYARELLE,

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

\$100 DE RECOMPENSE

Aux personnes qui souffrent de la Dyspep-sie et de toutes les incommoditées de de cette sie et de toutes les incommoditées de de cette terrible maladie, nous invitons ces personnes souffrantes à essayer notre célèbre Eau Saint-Léon. Nous sommes surs de leur procurer un prompt soulagement. Cette Eau merveilleuse est en vente dans ies principales épiceries et pharmacies. En gros et en détail par E. MASSICOTTE & FRERE, seuls agents pour la compagnie, 217, rne Sanguinet, Montrèal, Téléphone No 810 A.

A l'Enseigne du Gros Fanal

HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

639-RUE NOTRE-DAME-639

3e porte à l'Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint - Jacques, Montréal

INDUSTRIE LAITIERE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'il est déménagé au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins, beurre de premier choix et fromsges en gros et en détail en détail.

en detail.

Un restaurant est ouvert où les amis pourront se rafraîchir d'un verre de lait, de crème, rafraîchissements assortis, pâtisseries et fruits.

Une voiture porte à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD,

44, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journai et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO P. ROWELL & CO. 10 SPRUCE \$t.

GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE St.,

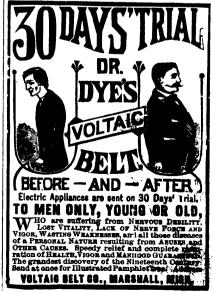
LESAGE & AMIOT, Ingenieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES.

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTRBAL







-Pour éviter tout ennui, je ne veux plus de nouveaux pensionnaires dans mon hospice avant une nouvelle loi sur les

-Docteur, celui-ci est un fou avéré : c'est un veuf qui veut épouser sa belle-

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 257.—Enigme

Enfant de l'art, enfant de la nature Sans prolonger les jours, j'empêche de mourir. Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture, Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

No 258.—CHARADE

Chez la femme un bel Un rend meilleur le L'Inde a, pour son malheur, le culte de l'En-

Sylvio.

SOLUTIONS:

No 256.—Les mots sont : Brochet, Roche, Broche, Rochet.

ONT DEVINÉ:

Dme C. Roy, Côte-des-Neiges; Félicité
Bernard, St-Jean-Chrysostôme; A. P. L.,
Rimonski; Mle Délina Fluet, Détroit; Cy.
Brochu, A. Lauzier, E. Lauzier, Québec; J.
A. Bernier, Mnie Herrmann, Dme W. Dufault, Alphonse Malbœuf, Ivan et Sylvio,
Montréal; Mlle N. Legris, St-Henri.

SALONS DE MODES 752, rue Sainte - Catherine, Montréal

Mademoiselle Champagne est à préparer, pour la saison d'été, un guand choix de chapeaux ponr Dames et enfants, garnis dans un genre nouveau et tout à fait distingué.

Des modistes venant de New-York sont toujours à la disposition des Dames et Demoiselles pour Robes, Manteaux, Chapeaux, etc., etc.

Une visite est sollicitée.

752—Rue Ste-Gatherine—752

LOTERIE NATIONALE

Mercredi, 15 juin 1887

Pour billets, informations, etc., etc., s'adresser au secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, 19, rue St-Jacques, Montréal.

Renversement des blagues géantes Surpassées par l'eau de St-Léon

A H. M. Colville, manchand et agent de l'eau

A H. M. Colville, manchand et agent de St-Léon.

Monsieur. — Une maladie de rognons m'a affligé pendant des années. Quelques heures de travail me fatiguaient. J'essayai Warner et autres remèdes patentés, emplâtres, etc. Je n'en étais que pis. Enfin j'essayai votre Eau de S-Léon, j'en bus pendant deux semaines ; les douleurs dans les reins sont toutes disparues ; je puis travailler maintenant toute la journée ; j'ai jeté par la fenêtre les drogues et les emplâtres.

JAMES BAIN,
5 Clara Street, Toronto.

Cette inappréciable eau naturelle est en vente chez tous les détailleurs à 25c le gallon. Aussi en gros et en détail par la

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON 4. CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432

MONTREAL

Installation complète de la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

\$25,000 DE MARCHANDISES

De la dernière nouveauté, dont les principaux départements sont les Modes, Etoffes à Robes, les Tweeds, Draps et Tricots, les Tapis et Prélarts, etc., etc. Une visite vous convainera que tout est de bon goût et à bon marché à la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE,

EN FACE DE LA BANQUE D'EPARGNE

2014

JOHNSTON'S FLUID BEEF."

LARIN HENRI

PHOTOGRAPHE 18 - RUE SAINT - LAURENT - 18 MONTREAL

LA MAISON

BARBEA

Est reconnue pour tenir les plus beaux Tweeds et les Serges de toute nuance. Le département des commandes est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON. C'est tout dire

1899 RUE NOTRE-DAME



MAISON du BON MARCHE

Un splendide service à dîner. Notie nouveau service à thé. Un superbe service de chambre. Uu magnifique service à déjeuner. Notre nouveau set à l'eau. Nos lampes élégantes pour bibliothèques de. \$3.00 à Nos nouvelles "vase lampes" Set à liqueur. \$1.25 à Un magnifique huilier. Notre nouveau cabaret. Nos nouvelles lampes. Nos portes-fruits à cristal de couleurs. Nos plateaux " Sate à l'eau superbes. 1.25 Nos portes-truits a cristal de couleurs. Nos plateaux " " Sets à l'eau superbes. Porte-gâteaux. Nouveaux marinadiers. Un magnifique beurrier.

A VISITER AU MAGASIN CENTRAL

2023--RUE NOTRE-DAME-2023

AUX FAMILLES

Où trouve-t-on la Reine des Ma-chines à Coudre, la charmante machi-ne de famille, sans egale dans le mon-de entier, précieuse et utile, légère, ra-pide, simple et so-lide ! En en faisant

l'essai, vous l'adoptez. Agence
LEVERT, encoignure des rues SteCatherine et St-Christophe, Montréal. Grande
afoilité de paiement. Remise liberale aux personnes pouvant s'occuper du placement de nos
machines.

Chester's Cure!

Toux Rhumes Catharre Etc L'Asthme Bronchites Enrouements Etc. etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez:

W. E. CHESTER,

461, rue Lagauchetière, Montréal

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printomps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES 111, RUE ST-LAURENT

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

LA SEULE PLACE

Ou tout le monde veut aller mainte-tenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

No 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

Etant toujours sûre de pouvoir acheter à de
ses Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les
maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse.
Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléras de toutes sortes guéris en moins
de trois heures; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies
secrètes, Boutons, Démangeaisons, Riffe, etc.
Dites-le à tous vos parents, voisins et amis
et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George
St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe,
P. Q., dans le bloc des Dlles Larivière.

SAVONS MEDICINAUX

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Ma'adies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage géné-ral ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartes,

Rifle, Hémorrhoïdes, etc., reputés incurables, ont été radicalement gueris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1-Pour démangeaisons de toutes

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation. Savon No 3-Contre les lentes, poux, mor-

pions, etc Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques,

chancres, ctc.
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 6—Pour la teigne.
Savon No 7—Pour maladie de la barbe.
Savon No 8—Contre les taches de rousse

et le masque. Savon No 9—Contre les rhumatismes. Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.
Savon No 11—Désinfectant.
Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le

franco, par la malle.

rifie.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Si on No 16—Contre les moustiques, maringonins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déià produit les cures les plus admi-

ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRED LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRE est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprié-taires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 36 Montréai

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 7 mai 1887

JEAN-JEU

DEUXIÈME PARTIE-(Suite)

ONSIEUR René, répliqua la jeune fille d'une voix triste, vous ne comptez pas assez avec vos ennemis secrets! Rappelez-vous ces deux hommes venus chez

vous pour y voler une lettre, et pour glisser à sa place dans l'enveloppe qui la renfermait la note que vous connaissez et qui rendait votre condamnation certaine si elle avait été mise sous les yeux de vos juges. —C'est pourtant vrai... murmura le pseudo-maitre d'hôtel.

Berthe reprit:

Depuis hier, après avoir entendu parler ce misérable que vous nommez Jean-Jeudi et dont nous sommes obligés de nous servir, je le reconnais tout en le déplorant, j'ai beaucoup pensé, beaucoup réflé-

chi...
"Quel intérêt guidait ces gens qui venaient dérober chez vous un papier, et qui ne touchaient point aux billets de banque et à l'or placés

près de ce papier?
"Assurément ce n'étaient pas des voleurs ordinaires. "Que voulaient-ils?

. "Faire disparaître la preuve écrite d'un crime dont ils se sont rendus coupables autrefois, cela saute aux yeux.

"Leur présence à la place Royale, démontre jusqu'à l'évidence que ce sont eux qui vous ont fait arrêter par la

police... Vous avez été sauvé contre leur attente, mais soyez certain qu'ils ne se découra-

gent pas...

"On vous surveille, on vous guette. Croyez-le bien, on cherche une nouvelle occasion de vous perdre, définitivement cette fois, et, si cette occasion tarde trop à se présenter, on la fera naître... Voilà pourquoi je tremble"...

-Vous exagérez, mademoiselle... répliqua le méca-

nicien.

J'exagère ? répéta Berthe. Prouvez-le-moi... Je ne demande pas mieux d'être rassurée... Je redoute des embûches qui nous empêcheront d'arriver à notre but... Démontrez-moi que j'ai tort.

Je crois comme vous que la surveillance dont vous parlez existait en effet... dit le mécanicien. Oui, l'un des coupables du crime commis autrefois a su que j'arrivais à Paris et que je possédais un brouillon de lettre compromettant pour lui... Il a trouvé moyen de supprimer ce brouil-lon... Son but est atteint... Pourquoi s'occuperait-il de moi désormais?

-Parce que vous êtes dangereux et parce qu'il

le sait..

Eh bien! j'accepterai la lutte... -Cet homme sera le plus fort, car il doit être

haut placé...

—Croyez-vous donc à l'exactitude absolue du récit de Jean-Jeudi.

—Je crois qu'il ne se trompe pas en accusant le duc Georges de la Tour-Vaudieu d'avoir été jadis l'un des assassins du médecin de Brunoy.

Eh! mademoiselle, j'ai acquis aujourd'hui la preuve que les initiales sur lesquelles se base la crovance de Jean-Jeudi n'ont pas, ou tout au moins peuvent ne pas avoir le sens qu'il leur attribue...

-Vous deviez aller chercher des papiers rue de la Reynie... Les avez vous? demanda l'orpheline.

-Pourquoi ?

René raconta brièvement ce que nos lecteurs savent déjà.

-C'est une fatalité! s'écria Berthe. Mais il nous reste la ressource de mettre Jean-Jeudi en présence de M. de la Tour-Vaudieu.

-La fatalité continue! Le sénateur est absent de Paris... en voyage... d'où résulte selon moi la preuve qu'il n'était point l'un des deux hommes que vous avez vus dans mon logement, place Rovale...

Berthe eut un geste de découragement.

-Et cette femme que Jean-Jeudi croyait reconnaître?...fit-elle ensuite.

-Mistress Dick Thorn?



"Elle n'est plus ici!" balbutia le mécanicien étourdi par ce dernier coup.— (Page 108, col. 2).

-Oui... -Elle est l'unique cause du changement que vous avez remarqué dans mon apparence... C'est pour elle que je suis rasé de près, vêtu de noir et cravaté de blanc. Demain matin j'entre à son ervice.

Vous!... s'écria la jeune fille stupéfaite.

-Parfaitement bien, mademoiselle... En qualité de maître d'hôtel et d'homme de confiance, sous le pseudonyme de Laurent.

Que signifie cela?

Un nouveau récit mit Berthe au courant, et provoqua chez elle un vif enthousiasme pour les prodigieuses ressources que René trouvait dans sa féconde imagination.

Certes, le mécanicien n'était ni un ami banal,

ni un allié vulgaire...

Il se donnait tout entier et de tout cœur à son

œuvre et se dévouait généreusement à la tâche entreprise, comme s'il eût été lui-même un des enfants de Paul Leroyer, le condamné, le martyr.

Et maintenant que comptez-vous faire? de-

manda l'orpheline.

-Guetter l'occasion et agir... Que pensez-vous de cette femme?

Rien encore, mais je vais observer et mon opinion se formera vite... Tenez-vous prête à tout événement... Jean-Jeudi sera chargé de vous transmettre mes communications s'il y a lieu... -Puis-je avoir confiance en lui?

Je l'espère... son intérêt, (du moins il le croit), est d'accord avec le nôtre, et d'ailleurs il nous est impossible de prendre un autre intermédiaire. Ah! j'oubliais de vous parler d'une chose qui m'intrigue beaucoup...

Laquelle?

Le fils du duc de la Tour-Vaudieu connaît cette femme et fréquente son logis.

Ce jeune avocat qui vous a si bien défendu?

I _." même...

-Mon Dieu! murmura Berthe. Que de mystères!

—Il est certain que tout ça, c'est la bouteille à l'encre, mais peut-être finirons-nous par y voir un peu clair...

Avez-vous songé à cette folle qui demeure dans voti•

maison?

-Je vais m'en occuper ce soir même... Dînons vite et ensuite je volerai a la place Royale où j'ai quelques préparatifs à faire pour me pré-senter demain matin chez mistress Dick Thorn.

Le repas ne se prolongea guère.

Vers huit heures, René quitta la rue Notre-Damedes-Champs pour retourner chez lui.

Chemin faisant il réfléchit à ce que Berthe lui avait dit; il fut bien forcé de s'avouer qu'un ennemi inconnu devait épier en effet ses moindres démarches, et il résolut de faire perdre sa piste à cet ennemi.

Ceci, d'ailleurs, lui semblait facile.

Arrivé place Royale il entra chez la concierge qui, naturellement, ne le reconnut

—Comment! c'est vous, monsieur René! s'écria-t-elle quand il se fut nommé. Ah! par exemple! en voilà une métamorphose! Habit noir, cravate blanche et des favoris comme un garçon de café! Est-ce que vous êtes passé notaire?

-Non, madame Biju... ré-

pondit le mécanicien en riant.

-Alors, vous arrivez de la noce et vous êtes garçon d'honneur?

—Pas d'avantage; je viens d'être nommé ins-pecteur des ateliers d'une grande usine.

La place est bonne?

Excellente, mais il faut de la tenue... beaucoup de tenue. Aussi, vous voyez.

Ah! le fait est que vous êtes superbe!

-L'usine est en province, et je m'apprête à

-Vous partez, mais j'espère bien que vous ne me donnez pas congé?...

-Oh! pas le moins du monde... Il ne s'agit que d'une absence plus ou moins longue...

A la bonne heure... Ah! c'est que, voyez-vous, je tiens à vous comme locataire...

-Autant que, de mon côté, je tiens à vous comme concierge... Sympathie réciproque, mamonterai en chemin de fer.

Et vous allez loin?

Oui, assez... en Bourgogne...

-Le pays du bon vin!... Et vous reviendrez? -Dans huit jours, quinze jours, trois semaines je ne sais pas au juste combien de temps je resterai là-bas. A propos, j'ai quelques recommanda-tions à vous adresser...

-Elles seront suivies, monsieur René, soyez

tranquille...

S'il arrivait des lettres pour moi, vous auriez la complaisance de les garder soigneusement...

-Oh! quant à ça, enfermées à double tour dans mon ormoire, avec mes quatre sous et ma chaîne de montre...

-S'il vient du monde pour me voir, vous répondrez que je suis en voyage...

-Pardine! puisque ça sera la vérité..

-Et que vous ignorez complètement l'époque de mon retour...

-Ça sera toujours vrai... Y a-t-il autre chose ? -Ma foi non... et voici pour vous remercier

Le mécanicien mit un louis dans la main de la concierge, stupéfaite d'une libéralité si grande, puis il se dirigea vers la porte de la loge; mais avant de l'atteindre il se retourna, et demanda d'un air indifférent :

-Est-ce que vous avez toujours dans la mai-son cette folle du premier étage? La physionomie de Mme Biju trahit son indé-

cision et son embarras.

Ce ne fut point sans hésitation qu'elle répondit :

-Non... non... nous ne l'avons plus...

René tressaillit.

La bonne femme ajouta:

-Et c'est heureux, peut-être bien, car la pau-vre créature risquait d'incendier l'immeuble... Plusieurs personnes ayant porté plainte, à ce qu'il paraît, Mme Amadis a dû renoncer à la garder auprès d'elle.

-Elle n'est plus ici!! balbutia le mécanicien,

étourdi par ce dernier coup.

-On croirait que ça vous fait quelque ohose!

dit la concierge étonnée.

-Eh! que voulez-vous que ça me fasse? répliqua René en reprenant son sang-froid. J'ai pensé à elle par hasard... Je ne l'avais vue qu'une fois, et je lui trouvais l'air très doux...

-Elle avait cet air-là, mais il ne fallait pas trop s'y fier!... C'est sournois en diable, les folles! Elle a failli mettre le feu dans un de ses accès... Elle nous aurait grillés tous! Faut pas jouer avec ces choses-là!...

-Et où l'a-t-on conduite? Dans une maison de santé probablement?...

Mme Biju, qui se souvenait des injonctions de Théfer et voulait s'y conformer, répéta:

-Probablement.

-Vous ne savez pas où?

--- Ma foi non...

-Elle habitait votre maison depuis long-

Depuis aussi long temps que Mme Amadis... Ça lui a fait beaucoup de peine, à cette chère Mme Amadis... Qu'est-ce que vous voulez! Elle avait l'habitude de vivre avec la folle... Quand elle s'est trouvée seule, l'ennui l'a prise, et elle a filé en voyage avec son valet de chambre et une des femmes de chambre...

-A son âge?

-Oh! elle est encore solide...

Et où allait-elle?

chemin de fer de Lyon, mais quant au nom de l'endroit, j'en ignore...

René Moulin semblait questionner en manière de conversation, pour tuer le temps et sans arrière pensée, mais chacune de ces questions avait sa raison d'être, et chaque réponse de la con-cierge se gravait dans sa mémoire.

N'ayant plus rien à apprendre, il souhaita le bonsoir à Mme Biju et monta chez lui.

La persistance de ce qu'il appelait à bon droit la déveine lui semblait de mauvais augure.

Ce n'est pas qu'en réalité il attachât une sérieuse importance aux renseignements que Mme Amadis aurait pu donner, et à quelques paroles vagues arrachées à la folle. Malgré la scène dont

dame Biju!... A huit heures, demain matin, je croire qu'Esther eût joué un rôle dans le sombre drame dont il cherchait à reconstituer les péripé-

> Ce n'était ponit de ce côté-là, du moins il le croyait, que viendrait la lumière.

Il se coucha sous une impression mauvaise, ce qui ne l'empêcha point de s'endormir vite et pro-fondément tant qu'il était accablé de fatigue.

Le lendemain de bonne houre il se levait, apprêtait une valise, la remplissait de linge et de vêtements, fermait sa porte à double tour, descendait dire adieu à Mme Biju, et quittait la maison en emportant sa valise sur son épaule.

Il gagna le boulevard, prit un fiacre à la station qui se trouvait en face du restaurant des Quatre-Sergents de la Rochelle, et se fit conduire rue de

Berlin.

A neuf heures précises, ainsi que cela lui avait été recommandé la veille, il descendait de voiture à la porte de l'hôtel de mistress Dick Thorn où nous le retrouverons bientôt.

Dans l'après-midi de la même journée un jeune homme se présenta place Royale et demanda René Moulin.

Ce jeune homme était Etienne Loriot.

-M. Moulin n'est pas chez lui, répondit Mme

-Voulez-vous me dire à quelle heure j'aurai chance de le rencontrer?

-Vous ne le rencontrerez pas du tout, à n'importe quelle heure... M. René est parti en province ce matin.

-Quand reviendra-t-il?

-Dans quinze jours ou trois semaines... Un peu plus tôt ou un peu plus tard... on ne peut sa-

La déception d'Etienne fut grande en apprenant l'absence de celui qu'il venait chercher.

-Parti!! murmurait-il en se retirant. Je le manque de quelques heures, et je ne saurai rien 🗓 !

Un instant la pensée lui vint d'aller trouver Berthe, de l'interroger de nouveau, de la conjurer à genoux de ne plus s'obstiner à cacher le secret dont Henry de la Tour-Vaudieu lui avait fait soupconner l'existence.

Au moment où il allait faire cette démarche, un doute poignant l'arrêta.

Berthe le recevrait-elle?

Si elle le recevait, ne refuserait-elle point de parler?

-A quoi bon courir à de nouvelles angoisses et m'attirer de nouvelles blessures?... se dit-il. J'attendrai le retour de René Moulin.

Et il rentra chez lui, plus triste et plus sombre que jamais.

Une semaine à peu près s'était écoulée depuis l'installation du mécanicien à l'hôtel de mistress

Notre ami, faisant preuve d'une intelligence rare, d'un tact irréprochable et d'un esprit tout parisien, s'était plié avec une souplesse merveilleuse aux exigences d'une profession dont il n'avait aucune habitude.

Du premier coup, et par la seule force de sa volonté, il était devenu un maître d'hôtel accompli.

Les autres domestiques, avec lesquels il entretenait les meilleures relations, reconnaissaient tacitement sa supériorité et ne s'en blessaient

Observant sans cesse et parlant le moins possible, René, depuis son entrée rue de Berlin, étu--Du côté du Midi, je crois, car elle a pris le diait tout et ne laissait passer quoi que ce soit sans le commenter et l'analyser.

Rien de mystérieux n'attirait ses regards, rien

de suspect n'excitait sa défiance.

L'attitude de mistress Dick Thorn était celle d'une bonne et tendre mère ne songeant qu'au bonheur de sa fille... Aucun indice ne trahissait en elle l'ancienne complice de l'assassinat du pont de Neuilly.

René pensait:

—Je perds mon temps ici... Quelque vague ressemblance a dû certainement abuser Jean-

Ce dernier, chaque matin, se rendait à l'angle de la rue de Berlin, au rendez-vous indiqué.

Le pseudo-Laurent trouvait moyen de sortir Berthe avait été l'invisible témoin, il ne pouvait pendant cinq minutes pour venir échanger quel-

ques paroles avec le bandit dont la conviction restait intacte malgré le résultat négatif des observations de René, et qui ne manquait point de terminer l'entretien par ces mots:

-Faut se dépêcher, mon vieux... Je voudrais

vivre de mes rentes...

L'indisposition légère de la fille de Claudia

avait duré fort peu de temps.
Grâce aux bons soins d'Etienne Loriot, la blonde enfant était absolument remise et plus jolie que jamais.

XLI

Le jeune médecin, sur les instances de mistress Dick Thorn, faisait des visites assez fréquentes. Il comptait rencontrer beaucoup de monde à l'hôtel de la rue Berlin, et s'y créer des relations utiles pour son avenir.

René Moulin, le faux Laurent, trouvait toute

naturelle l'assiduité du docteur Loriot.

Il ne le connaissait point et ne se doutait guère que ce jeune homme, à la physionomie sérieuse et même un peu triste, aimait Berthe passionnément et n'avait pas de plus vif désir que de se mettre en rapport avec lui, René Moulin.

Mistress Dick Thorn avait fixé la date de la

fête qu'elle comptait donner.

Cette fête devait avoir lieu la semaine suivante, et déjà le pseudo-Laurent s'occupait des préparatifs et se mettait en rapport avec les décora-teurs, les glaciers, les fleuristes, etc.

Chaque jour, des lettres d'invitation partaient

de l'hôtel.

Aucune n'était mise à la poste sans passer par les mains de René, qui parfois écrivait lui-même les noms de ceux des invités dont Claudia lui donnait la liste.

Au moment où nous introduisons de nouveau nos lecteurs à l'hôtel de la rue de Berlin, Claudia était assise devant un élégant bureau placé dans le petit salon touchant à sa chambre à coucher. Sur ce bureau se voyait un encrier et une

plume, à côté d'une pile de lettres d'invitation. Claudia écrivait les adresses d'une trentaine

d'enveloppes. Olivia, un élégant buvard placé sur ses ge-

noux, se livrait au même travail. -As tu fini, mignonne? lui demanda mistress

—Pas tout à fait, maman, mais presque... ré-pondit la jeune fille. Il ne me reste à tracer que trois des noms inscrits sur cette liste...

-Fais vite...

Vas-tu me donner une autre liste?

-Non... nous terminerons demain.

Pourquoi pas aujourd'hui?

Nous avons à sortir... Oublies-tu que rendezvous est pris chez la couturière pour essayer tes robes ?..

-Je l'avais oublié, c'est vrai...

-N'es-tu donc pas un peu coquette?

-Il me semble que non... Est-ce un tort ?... -Assurément! Une jeune fille doit songer à ses toilettes de bal...

-Tu y songes pour moi, maman..

—Oui, je veux que tu sois si belle et si charmante qu'il n'y ait d'admiration que pour toi...

—A quoi bon?

Tu ne serais pas fille d'Eve, si tu ne désirais pas briller.. -Je désire qu'une chose... c'est de rester au-

près de toi... -Mais chère enfant, les fêtes que je prépare

ne sont pas faites pour nous séparer.. -Peut-être... fit Olivia avec intention.

-Comment, peut-être? -Oh! j'ai bien compris ta pensée, petite

-Alors dis moi ce que tu crois comprendre...

-Tu penses à me marier...

-Je manquerais à mes devoirs maternels si je n'y pensais pas...

Et tu vas recevoir, dans la conviction qu'il se présentera pour moi un mari futur..

-Sais-tu que tu es très perspicace!!

J'ai donc deviné juste?

Oui, ma chérie... Ton avenir me préoccupe sans cesse... Tu sais que ton père en mourant nous a laissé peu de fortune... Il faut donc que ta beauté, ta grâce et tes talents te servent de dot.

Heureusement tu es jolie comme un ange, et je suis certaine qu'il suffira de te voir pour t'aimer, et naturellement pour t'épouser.

-Mais si celui qui sera mon mari me sépare

de toi...

-Tu prendras assez d'empire sur lui pour obtenir qu'il n'en fasse rien..

-Je vais donc être obligée de choisir parmi nue et leur probité..

ceux qui se présenteront?...

—Non, car mon choix est fait.

-Déjà, mère! s'écria la jeune fille.

Je le connais?

-Pas encore... ·Quand me le montreras-tu?

-Bientôt...

Ce n'est pas répondre...

Eh bien! probablement à notre première goirée...

-Dans huit jours, alors?

-Dans huit jours.

C'est un jeune homme?

-Oui... Un jeune homme très riche...

Il n'est pas laid, au moins, avec sa fortune? fit Olivia inquiète.

—Il est charmant sous tous les rapports, ré-pondit mistress Dick Thorn en souriant. Je suis

sûre qu'il te plaira...

—Mais moi, lui plairai-je?

—Le contraire est-il possible? D'ailleurs, si le rêve que j'ai fait ne se réalisait point, d'autres partis se présenteraient. Va t'habiller... Nous allons sor ir...

Dès que l'enfant eut quitté le petit salon, Claudia prit une des lettres d'invitation placées à côté d'elle et murmura :

—Je ne veux pas échouer!... C'est lui! C'est Henry de la Tour-Vaudieu qui sera son mari! Elle trempa une plume dans l'encre et pour-

suivit:

-Il est temps d'envoyer une invitation à Georges et, pour être sûre qu'il viendra, je vais écrire au bas de cette lettre quelques mots dont l'effet doit être irrésistible.

Et Claudia traça d'une écriture déguisée, au dessous de la formule d'invitation ces lignes

Mistress Dick Thorn compte absolument sur la présence chez elle de M. le duc de la Tour-Vaudieu, ayant à lui dire des choses intéressantes à propos du d'abord sous ce costume et avec ces grands favofutur mariage du marquis Henry, son fils, avec Mlle Isabeau de Lilliers.

Ces lignes écrites, et deux fois soulignées afin de les recommander mieux à l'attention, elle les

relut.

-Que va-t-il penser? se demanda-t-elle ensuite avec un sourire. Assurément il sera bien intrigué! Comment devinerait-il que mistress Dick Thorn n'est autre que Claudia Varni? C'est impossible! Il me semble voir sa stupeur quand nous nous trouverons face à face... Ah! je l'attendrai de pied ferme!.

Elle plia l'invitation, la glissa dans une enveloppe, et sur cette enveloppe écrivit :

" Monsieur le duc de la Tour-Vaudieu,

" Sénateur,

" En son hôtel.

" Rue Saint-Dominique-Saint-Germain."

-A son fils maintenant... dit-elle.

Et prenant une autre lettre d'invitation, elle l'adressa : Au marquis Henry de la Tour-Vaudieu, 0 V2 TH

Lorsque mistress Dick Thorn eut achevé, elle frappa sur un timbre.

Envoyez-moi Laurent... commanda-t-elle au

valet de chambre qui se présenta.

Un instant après René Moulin, plus correct que jamais dans sa tenue de maître d'hôtel d'un grand style, franchissait le seuil du petit salon.

-Madame a des ordres à me donner? demanda-

-Oui. Voilà des lettres d'invitation qu'il faut faire distribuer le plus tôt possible.

-Par la poste, madame?

-Oui, sauf quelques-unes que vous reconnaîtrez à une petite croix tracée sur l'angle gauche des enveloppes... Celles-là doivent être portées.

–Bien, madame.

-Vous êtes-vous occupé des valets de supplément pour le jour de la fête?

-Ils sont à ma disposition. Combien en avez-vous retenu?

-Des gens dont vous êtes sûrs?

-On m'a garanti formellement leur bonne te-

-Qu'avez-vous fait, relativement aux intermèdes qui doivent couper en deux la soirée?...

Des artistes du Gymnase viendront jouer un vaudeville à trois personnages... Je me suis as-suré le concours de Thérésa, de Berthelier et des frères Lyonnet, qui chanteront les chansonnettes les plus amusantes de leur répertoire... Ce sera brillant... Des tableaux vivants sont en ce moment très à la mode... Si madame voulait, je pourrais m'entendre avec une troupe qui obtient beaucoup de succès dans les salons..

Je vous donne carte blanche... Veillez seulement à ce que les chansonnettes ne contiennent rien de risqué, et à ce que les tableaux vivants soient absolument convenables...

-Madame peut s'en rapporter à moi... Tout sera d'une irréprochable moralité.

Le petit théâtre ?

Point encombrant et très joli.

Songez au pianiste accompagnateur...

Berthelier doit m'en adresser un..

Je vois que vous négligez rien, et je vous en remercie... Maintenant occupez-vous des lettres. A l'instant, madame.

René Moulin quitta le salon, se rendit dans sa chambre et procéda au triage des lettres d'invitation, mettant de côté celles qu'une petite croix désignait comme devant être portées à domicile. Le nom d'Henry de la Tour-Vaudieu tracé sur

une des enveloppes le fit tressaillir. Voilà une complication que je n'avais pas orévue... murmura-t-il. Mon avocat venir ici !... S'il me reconnaît, il s'étonnera naturellement, il me questionnera, et que le diable m'emporte si je viens à bout de lui expliquer ma présence dans cette maison en qualité de maître d'hôtel! Bah! ce n'est pas la peine de me mettre martel en tête. La figure de Laurent, le majordome, ressemble fort peu à celle du mécanicien René... Ni Berthe, ni Jean-Jeudi, ni Mme Biju, ne m'ont reconnu d'aband sous accident de la company de la c ris... Il faut espérer que M. Henry de la Touraudieu ne me remarquera pas...

Et le brave garçon, un peu rassuré, continua

En mettant la main sur la lettre adressée au duc Georges de la Tour-Vaudieu, il fit un hautle-corps.

XLII

-Mistress Dick Thorn invite le duc! dit-il presque à haute voix. Elle le connait donc! Que signifie cela? Les soupçons de Jean-Jeudi ne s'égareraient-ils point? La maîtresse de cette maison et le sénateur seraient-ils véritablement les complices d'autrefois! Il deviendrait possible et facile alors de frapper un coup décisif, et ma position au cœur de la place me rendrait bien fort !... Le duc est-il revenu ? S'il est encore absent, et si mistress Dick Thorn l'ignore, ce serait une preuve que ses relations sont purement superficielles et qu'aucun lien criminel ne les unit étroitement... Tout cela est à vérifier dans le plus bref délai...

Ayant ainsi mologué, le mécanicien métamorphosé en maître d'hôtel divisa les lettres d'invi-

tation en trois parts.

Les premières devaient être jetées à la poste; les secondes portées à domicile par un domes tique, et il se réserva de remettre lui-même les dernières à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Vers deux heures il se rendit au faubourg

Saint-Germain.

Le concierge auquel il avait déjà parlé quelques jours auparavant lui répondit que le sénateur était toujours en voyage, qu'il ne donnait point de ses nouvelles et qu'on ignorait absolument l'époque probable de son retour.

-Laissez cette lettre, ajouta-t-il, elle sera mise tout à l'heure sur la table du cabinet de travail où M. le duc, en revenant, la trouvera avec quel--Avancez-vous dans vos préparatifs?

Madame peut être tranquille, tout sera prêt.

ques centaines d'autres... Mon jeune maître, M.

Henry, aura la sienne ce soir...

René Moulin laissa les lettres et s'éloigna, convaincu que mistress Dick Thorn connaissait fort peu le duc Georges de la Tour-Vaudieu, et lui envoyait à tout hasard une invitation dans l'espoir vague et incertain qu'il daignerait l'accepter, ce qui serait un fort grand honneur pour l'hôtel de la rue de Berlin.

Le mécanicien profita de sa présence au faubourg Saint-Germain pour aller faire une courte visite à Berthe, qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs jours, et à laquelle il ne portait d'ailleurs aucune nouvelle satisfaisante, et il rejoignit son poste.

Dans l'humble logement de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel, rien n'était changé pour le duc Georges de la Tour-Vaudieu.

Caché sous le nom de Frédéric Bérard, et assailli de terreurs séniles qui grandissaient de jour en jour et pour ainsi dire d'heure en heure, et tournaient à l'idée fixe, il attendait avec une impatience fiévreuse que les événements lui permissent de reparaître sans épouvante à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, au retour de son voyage simulé, et il comptait de plus en plus sur Théter pour lui aplanir le chemin par tous les moyens.

Presque chaque nuit, déguisé soigneusement,

il se rendait rue de l'Université et se glissait sans être vu dans le jardin entourant le pavillon dont nous avons antérieurement parlé et qu'une voie souterraine mettait en communication avec l'hô-

tel de la Tour-Vaudieu. Par cette voie mystérieuse il arrivait à son cabinet de travail et prenait connaissance des lettres

amoncelées sur son bureau. Théfer, nos lecteurs le savent, avait accaparé de la façon la plus complète la confiance du vieux duc dont il s'était fait le complice.

L'agent de la sûreté agissait à sa guise.

Le sénateur lui laissait la bride sur le cou, lui recommandant seulement sans cesse de retrouver les traces de Claudia Varni et de surveiller Berthe Leroyer et René Moulin.

Le policier s'acquittait en conscience de cette triple tache et ne regardait point à l'argent dé-

pensé sans résultat.

Il pouvait être environ neuf heures du soir. Une pluie fine et froide tombait depuis midi

sur le pavé boueux. Théfer, retenu longtemps à la Préfecture de police par les besoins du service, se trouva libre enfin.

Il se rendit à la rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel et sonna trois fois de suite, signal convenu, à

la porte du duc.
Ce dernier, qui sans appétit achevait un dîner apporté du dehors, vint lui ouvrir.

vous attendais pas si tard... lui dit-il

A mon grand regret je n'ai pu venir plus tôt, monsieur le duc...

-Avez-vous du nouveau à m'apprendre? -J'ai à vous rendre compte de mes démarches

personnelles et de celles de mes agents, mais malheureusement je n'apporte rien de décisif. -Dans tous les cas je suis bien aise de vous

voir, car je m'ennuie à périr et votre présence me distrait... Asseyez-vous, Théfer... L'agent de la sûreté prit un siège et tira de sa poche un portefeuille qu'il ouvrit.

-Etes-vous enfin sur la piste de Cl**au**dia Varni?... demanda le duc.

-Hélas! non!... C'est à croire qu'elle n'a jamais existé, ou du moins qu'elle n'existe plus...

-Ah! si elle pouvait être morte!... murmura Georges avec l'accent d'une aspiration ardente.

Če n'est point impossible, répliqua Théfer cependant il ne faudrait pas trop l'espérer... J'ai écrit de nouveau à Londres pour solliciter des renseignements... Je crois que la réponse arrivera bientôt.

—Théfer, cette attente me brise!... Ces angoisses me tuent!... Il me semble que je suis ici dans un tombeau...

-Du courage, monsieur le duc... Cette claustration volontaire est indispensable à votre sécurité, et sans doute elle ne se prolongera plus longtemps... Vos ennemis se démasqueront et nous pourrons les réduire à l'impuissance...

René Moulin?

souvent d'un homme d'assez piètre mine.

-Vous êtes-vous enquis de ce qu'était cet

homme?

- -Mes sous-ordres l'ont filé deux ou trois fois, mais ils n'ont rien remarqué de suspect dans ses démarches et j'ai jugé inutile de m'en occuper plus longtemps, d'autant qu'on a cessé de le voir avec René Moulin, et que ce dernier a disparu lui-même...
 - -Disparu!... s'écria Georges avec angoisse. -Oui, monsieur le duc, depuis plusieurs jours.

Il se cache?

-Nullement... Il a quitté Paris...

Aurait-il quelque chose à craindre de la police?...

-Oh! son départ n'est point une fuite... Il est en province, chargé de l'emploi d'inspecteur dans une grande usine...

Quelle est cette usine?

On l'ignore et il me semble que cela nous importe peu... L'essentiel est qu'il soit parti...

-A-t-il vendu ses meubles en quittant son logement de la place Royale?

Non... meubles et logement, il a tout gardé...

-Il compte donc revenir à Paris?

-C'est probable...
-De qui tenez-vous ces détails? De la concierge de la maison...

Après avoir réfléchi pendant un instant, M. de la Tour-Vaudieu demanda.

-Etes-vous sûr que ce départ soit réel?

-La concierge n'avait aucun intérêt à me mentir... répondit Théfer

-Soit, mais René Moulin pouvait la tromper, quitté son logis, et feindre une absence pour se cacher mieux.

—Je l'ai pensé comme vous, monsieur le duc, et j'ai fait surveiller la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs...

-Eh bien?

-Eh bien! depuis cinq jours Berthe Leroyer n'a reçu aucune visite de René Moulin...

-Elle a pu recevoir des lettres lui donnant

rendez-vous hors de son logis...

-Elle n'est pas sortie... ou du moins elle ne s'est pas éloignée du quartier et n'est entrée nulle part, sauf dans quelques boutiques pour ses emplettes de ménage...

—Vous avez la certitude?

—La certitude absolue, oui... Je suis convaincu que l'éloignement de notre homme est réel... Ce garçon est mécanicien... il vivait de son état... Il a bien un peu d'argent, mais pas assez pour res ter dans l'inaction... Il a trouvé un emploi en province... Je ne vois rien là de suspect.

—Alors, selon vous, Berthe et René auraient abandonné la partie?...

La voyant perdue, pourquoi non?

Je ne puis le croire... J'ai des pressentiments facheux qui prennent chaque jour une intensité nouvelle et ne me laissent pas un instant de repos... Je ne dors plus, ou mon sommeil est trou-blé par des rêves effrayants, et je m'éveille en sursaut, baigné d'une sueur froide... Jamais existance ne fut plus misérable que la mienne.

-Réfléchissez, monsieur le duc, et vous chas-

serez ces terreurs.

-Je réfléchis et elles grandissent... Mon épouvante se base sur un raisonnement d'une logique inattaquable... René Moulin est revenu de Londres avec l'idée fixe de réhabiliter la mémoire de son ancien patron Paul Leroyer. J'ai entendu cela de sa propre bouche, et ses paroles, son accent, sa physionomie, tandis qu'il parlait à la veuve du supplicié, annonçaient une détermination irrévocable... Non, cent fois non, cette homme résolu, prêt à tout, n'a pas abandonné des projets dont la réussite était le but de sa vie!...

Si résolu qu'il soit, il aura reculé devant l'impossible!... Les indices qu'il possédait sont détruits... Que peut-il à cette heure ?... Tout ne lui

échappe-t-il pas?...

—Il avait dans les mains le brouillon de lettre écrit par Claudia Varni... donc il connaissait cette femme... Il peut la chercher...

-Rien ne prouve qu'il la connaisse... D'ail- gnez-vous?...

-Que savez-vous de la fille du supplicié et de leurs nous la cherchons aussi, nous, avec des ressources qui lui manquent, et nous ne la trouvons pas. Mais supposons qu'il la découvre, ira-t-il lui —Dans les premiers temps qui ont suivi sa pas. Mais supposons qu'il la découvre, ira-t-il lui sortie de prison, René Moulin est allé visiter dire: "Je sais, ou plutôt je soupçonne, que vous chaque jour Berthe Leroyer, accompagné le plus avez commis un crime autrefois; avouez-moi ce crime pour lequel un innocent a été condamné, et nommez-moi votre complice?"... Pour parler ainsi il faudrait qu'il fût fou, et Claudia Varni le ferait chasser... Et puis enfin que craignez-vous? La prescription vous est acquise...

Je redoute un scandale... je redoute l'effroyable honte d'un procès d'où je sortirais libre, mais perdu, déshonoré, et n'ayant plus qu'à me brûler

la cervelle...

XLIII

-Eh! monsieur, le duc, un procès en réhabilitation ne peut avoir lieu sans qu'on apporte aux juges des preuves indéniables de l'innocence du condamné... Où sont ces preuves?

Georges de la Tour-Vaudieu garda le silence. -Il n'y a pas eu de témoin, n'est-ce pas? pour-

suivit Théfer.

-Il y en a eu un. -Vivant? s'écria l'agent de police.

-Mort, répondit le duc.

—Alors, encore une fois, le procès est impossi-ble... Résumons la situation : Si Claudia Varni reparaît et se mêle de vos affaires, elle ne songera qu'à votre fortune. Un sacrifice d'argent vous dé-barrassera d'elle... Esther Derieux, la veuve de votre frère, ne sortira jamais de la maison d'aliénés où personne ne pourra communiquer avec elle, et d'ailleurs on ne guérit point une folie dont l'origine remonte à plus de vingt ans... René Moulin découragé, sans armes, abandonnne la partie et s'éloigne... Il ne reste que Berthe Le-royer, une enfant sans volonté... Redevenez donc un homme, monsieur le duc, et cessez de vous créer des fantômes!.

Le raisonnement de Théfer était serré et semblait inattaquable.

On voyait bien, cependant, qu'il ne triomphait

point des terreurs de Georges.

Rien au monde, pas même l'évidence, ne pouvait désormais rassurer le sénateur chez qui l'épouvante passait à l'état d'idée fixe, nous l'avons dejà dit.

-Ainsi, monsieur le duc, demanda le policier,

vous n'êtes pas convaincu?.

-Non, répondit Georges d'une voix sourde. En vous écoutant je comprends que vous avez peutêtre raison, mais je n'en sens pas moins autour de moi un abîme béant dont chaque heure me rapproche et qui finira par m'engloutir.

Théfer regardait le duc avec une sorte de pi-

Depuis que le vieillard se cloîtrait rue du Potde-Fer-Saint-Marcel, le changement survenu dans

son apparence était presque incroyable.

D'innombrables rides sillonnaient ses joues flasques. Ses yeux caves brillaient d'un feu sombre. Sa lèvre inférieure pendait. L'ensemble du visage offrait une expression farouche. Georges de la Tour-Vaudieu avait l'air d'un gâteux sinistre

-Monsieur le duc, dit le policier tout à coup, vous avez raison, l'effroi vous brise, l'angoisse vous tue... Je voulais en douter... l'évidence s'impose à moi...

Le sénateur hocha la tête affirmativement,

ainsi qu'aurait pu le faire un fou.

Théfer continua:

-Il doit exister cependant, il existe a coup sûr, un moyen de vous rendre le calme et le repos... Ce moyen, vous le connaissez... Quel est-

Georges resta muet.

-N'avez-vous plus confiance en moi? poursuivit le policier. Ignorez-vous que mon dévouement est sans bornes et que pour vous servir je suis prêt a tout?

Il appuya intentionnellement sur ces deux derniers mots.

Georges releva la tête et fixa sur son interloteur ses yeux où s'allumait une lueur fauve

Théfer reprit; dia n'est pas dangereuse... René Moulin renonce à la lutte... La folle est en lieu sûr. Qui craignez-vous ?...

—Berthe Leroyer... répondit le duc.

-Une orpheline impuissante!...

-Je ne sais si elle est impuissante, mais elle me fait peur... C'est elle que je vois dans mes rêves... C'est elle qui me pousse à l'abîme...

—La terreur a détraqué ce cerveau, pensa Théfer, et cet homme marche à la folie...

M. de la Tour-Vaudieu continua d'une voix haletante:

—Si Berthe Leroyer disparaissait, mes craintes disparaîtraient avec elle. Si cette fille n'existait plus, qui songerait à fouiller le passé?... Ce n'est point la justice, obligée de se démentir elle-même en fournissant la preuve de l'erreur judicaire commise autrefois... Ce n'est point René Moulin qui ne pourrait émouvoir les juges en leur présentant l'orpheline... La pierre d'une tombe couvrirait tout, effacerait tout, étoufferait tout!

—Le remède serait pire que le mal, monsieur le duc. Songez-y donc?...
—Comment?

-Vous achèteriez le repos au prix d'un nouveau crime pour lequel il n'y aurait pas prescrip-

Eh! qui vous parle de crime? s'écria le duc. Ne voyons-nous pas tous les jours des accidents entraînant la mort? Un accident n'est pas un crime, car personne ne peut le prévoir et personne ne peut l'empêcher... Que cette famille s'éteigne dans son dernier rejeton, et je redeviens libre, je redeviens fort, je redeviens jeune...

L'agent réfléchissait.

Le sénateur lui saisit les mains et lui dit, les

eux dans les yeux:

—Théfer, je payerais deux cent mille francs l'accident qui me débarrasserait à jamais de Berthe Leroyer... Comprenez-vous?... -Je comprends que vous me demandez ma

tête! répondit le policier.

-Deux cent mille francs... répéta Georges.

Une fortune!! Acceptez-vous?.. -Soyez calme, monsieur le duc, répliqua Théfer, et causons...

-Dites-moi que vous acceptez...

-Causons d'abord...

Georges se laissa tomber sur un siège en mur-

-Parlez... j'écoute...

—Done, commença l'inspecteur de la sûreté, pour rendre le repos à votre esprit, il faut supprimer Berthe Leroyer...

-Il le faut...

–On la supprimera donc..

Le duc poussa un soupir d'allègrement.

— Mais, continua Théfer, il importe d'agir avec adresse et de nous mettre à l'abri tous les deux, car vous devenez mon complice et le danger sera pour vous aussi bien que pour moi.

—C'est à vous de choisir vos moyens d'action...

Je ne vous entraverai en rien... Je ne me mêleraide rien... J'approuverai tout...

-Il suffit, monsieur le duc... Je vais prendre

des mesures immédiates.. -Agissez... La réalisation de ma promesse ne

se fera pas attendre.

—J'ai toute confiance en votre parole, mais les circonstances peuvent nous séparer après... l'acci-

dent. -Et vous voudriez avoir dans la main votre fortune... c'est trop juste... Le jour où vous viendrez me dire: Tout est prêt... Nous tenons Berthe Leroyer... elle sera supprimée demain... et que vous m'en donnerez la preuve, je vous remettrai un chèque de deux cent mille francs, à vue et au porteur, sur mon banquier.

—Bien, monsieur le duc... Maintenant, pour préparer l'affaire, il me faut de l'argent.

-Beaucoup?

-Le plus possible. Georges se dirigea vers un meuble, l'ouvrit, y prit des billets de banque et les tendit au policier.

-Merci, monsieur le duc... Vous pouvez compter sur moi...

—Qu'aurai-je à faire?

-A attendre... et vous n'attendrz pas longtemps...

Théfer empocha les billets de banque, salua le

(A suivre)